

I. Synthèse

On parle partout de radicalité. La notion est très souvent associée au terrorisme, au fanatisme ou au refus de toute régulation. Les formes violentes d'action et d'expression collective sont considérées comme radicales. Pourtant, la définition de ce terme n'est pas aisée tant il peut renvoyer à des réalités diverses, souvent occultées au profit de son acception purement politique et religieuse. La désignation des radicalités au pluriel nous invite justement à envisager les multiples formes de radicalités du temps présent, leurs modalités d'expression hétéroclites.

Notion délicate à cerner, la notion de radicalité est également l'objet d'une forme de saturation médiatique. Plusieurs intellectuels et journalistes français ont attiré l'attention il y a quelques mois sur les dangers liés à l'usage tous azimuts de ce terme qui embrigade les esprits et empêche, selon eux, de s'intéresser au cœur des problèmes. Gilles Kepel et Bernard Rougier remettent en cause les notions issues de la radicalité à l'exemple de la notion même de radicalisation qui empêchent de penser le djihadisme et serait assimilable à une « sorte de prénotion » au sens de Durkheim (*Libération*, le 14 mars 2016). Pour Jean-Pierre Filiu (*Le Monde*, 17 juillet 2016), le lexique de la radicalité obscurcit autant qu'il éclaire les phénomènes auxquels il s'applique. Certains proposent même de bannir l'usage du terme de radicalisation pour évoquer plutôt la « conversion » à une forme d'idéologie.

Auteurs d'une analyse lexicale des articles de presse publiés dans le quotidien *Le Monde*, de 1930 à 2015, Caroline Guibet-Lafaye et Ami-Jacques Rapin montrent que la première occurrence d'un terme appartenant au champ lexical de la radicalité dans ce journal remonte à 1950. Entre cette date et 2015, les auteurs dénombrent plus de 3 300 occurrences de radicalisation, déradicalisation, radicalité ou radical. Plus de la moitié de ces occurrences se concentrent sur la seule période de 2000 à 2015 et sont associées à quatre thèmes : la vie politique institutionnelle, les mouvements sociaux, l'islam et le terrorisme. Le terme de radicalisation serait issu du monde syndical. Il serait entré dans le vocabulaire journalistique en 1955 très exactement, sous la plume de Raymond Barrillon et désignerait pour la presse jusque dans les années quatre-vingt le durcissement d'une ligne politique et un accroissement de la combativité. La transposition de l'usage syndical du terme à son usage politique, dans un premier temps plutôt consacré à la

politique internationale, se fait timidement dans les années cinquante. La presse évoque la radicalité de la jeunesse ou des mouvements sociaux dès les années soixante comme l'action décisive d'une minorité active. Le terme de radicalité est alors utilisé entre guillemets pour marquer une certaine distance avec le vocabulaire militant.

Dans le champ politique, c'est après l'élection de François Mitterrand comme président de la République qu'on assiste à une recrudescence de l'usage des termes de radicalisation et de radicalité dans la presse pour désigner la vigueur des débats politiques qui se durcissent tout en demeurant dans le cadre institutionnel de la démocratie. La radicalité est alors utilisée comme un antonyme de modération. C'est essentiellement dans les années quatre-vingt-dix et deux mille, que la radicalité va s'appliquer à l'idée d'un durcissement des discours de l'extrême droite comme de l'extrême gauche, durcissement considéré comme étant péjoratif en ce qu'il fait courir un risque à la démocratie. La radicalité politique est alors associée au reproche du populisme qui tend à schématiser à des fins d'instrumentalisation les problèmes politiques et sociaux.

Dans le champ social, la radicalité est associée à des conflits sociaux violents comme ceux rencontrés à l'occasion des manifestations en la défense, ou contre le mariage pour tous. À l'idée d'un durcissement des positions s'ajoute dans l'emploi de la notion de radicalité, l'idée d'un risque d'explosion des jeux politiques et sociaux institutionnels. La radicalité est associée au risque de violence verbale ou comportementale des acteurs.

L'association de la radicalité à l'islam est intervenue beaucoup plus tardivement que l'intégration de cette notion pour désigner la vie politique et sociale. C'est en 1979, que Bachir Gemayel, évoque pour la première fois dans une tribune du *Monde* l'idée de « radicalisation de l'Islam ». L'ouvrage de Bruno Étienne, « *L'islamisme radical* » fait entrer le terme « radicalité » dans le champ de l'analyse de l'Islam. Il ne s'agit pas d'une modification ou d'une extension de la notion de radicalité, mais plutôt de son application à la compréhension du champ religieux.

Dans les années 2000, la notion de radicalisation évolue finalement d'un champ sémantique abstrait, où elle désigne un processus collectif, vers un univers où elle est investie d'une matérialité impactant les individus : avec le temps, elle est associée au repérage de signes visibles (barbes, vêtements spécifiques, pas de serrement de main avec des femmes, etc.) et elle se cristallise dans des lieux (mosquées, prisons, etc.). Se développe, ainsi, une

représentation suggérant que des idées radicales se développent, lorsque l'individu est placé dans un contexte ou un environnement particulier. Pour Arun Kundnani c'est en 2004 que la radicalisation commence à être pensée comme un processus individuel ancré dans un contexte propice et débouchant fatalement sur l'expression de la violence. Les médias se concentrent désormais sur un des aspects de la radicalité et de la radicalisation : celui de la violence liée au passage à l'acte d'un individu fasciné ou pour ainsi dire hypnotisé par des idées absolues. La radicalité devient pour ainsi dire synonyme de fanatisme, qui est selon l'expression d'Alain « ce redoutable amour de la vérité ». Être radical, c'est être convaincu qu'on détient la seule vérité, qu'il faut agir envers et contre tout pour garantir son inscription dans la réalité. C'est alors moins la vérité en tant que telle qu'on aime que sa vérité.

Penser la radicalité, les radicalités sous toutes leurs formes, impose de renouer avec l'origine de cette notion. Sur un plan étymologique, la radicalité est le caractère de ce qui est radical, c'est-à-dire relatif à la racine, à l'essence des choses. Radical dérive de « *radix* » qui a donné « *radicalis* » qui signifie racine en latin. Karl Marx affirmait ainsi dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* que « Être radical, c'est prendre les choses par la racine ». La radicalité renvoie à la fois à la profondeur et à l'origine. Elle vise à renouer avec le sens premier et véritable des phénomènes. Pourtant, la radicalité en renvoyant à ce qui est tranché et efficace, n'est pas exempt de superficialité car elle suppose d'adopter une vue simplificatrice et outrancière de la réalité pour en gommer ses nuances. Il s'agit là d'une ambiguïté voire d'un paradoxe constitutif de la notion de radicalité.

Cette dualité entre profondeur et superficialité se retrouve parfois dans l'usage qu'il est fait du terme dans les sciences. En mathématiques, le radical est la racine carrée positive d'un nombre. En biologie, les radicaux libres sont des cellules qui attaquent d'autres cellules saines. Est radical ce qui est profond, intense, absolu. La radicalité est violente par son caractère absolu, sans compromis possible, sans acceptation de l'altérité ou des discussions. En linguistique, le radical est la partie racine d'un mot, qui sert de base pour la construction d'autres mots de la même famille. C'est ainsi la référence à la famille qui est prégnante. Les radicaux ne reconnaissent comme frères que ceux qui partagent la même ligne idéologique et les mêmes stratégies offensives. Une décision radicale a pour vocation de toucher au cœur d'un phénomène pour modifier fondamentalement une situation. La radicalité

s'oppose à ce qui est doté de nuances ou à ce qui parait comme modéré. Elle suppose de ne pas admettre d'exception ou d'atténuation, en cela elle peut dériver sur une forme de fanatisme.

L'étymologie du terme « radicalité » nous invite à poser la question de l'essence des choses. Puisque ce qui est radical concerne la racine, propose d'aller jusqu'à la racine des phénomènes, sans restriction aucune, réfléchir sur la radicalité ne peut se faire sans considérer l'ontologie (section 1). La notion de radicalité fait immédiatement penser au vivre ensemble et à ses conséquences politiques, en raison de l'actualité médiatique. Mais elle concerne le domaine de la pensée au sens large, qu'il s'agisse des sciences ou des arts. On parlera ainsi de radicalité intellectuelle ou de radicalité philosophique pour qualifier la pensée d'auteurs contemporains tels que Alain Badiou ou Toni Negri. Le radicalisme philosophique comme le radicalisme épistémologique renvoient quant à eux à des courants identifiés dans l'histoire des idées. C'est avant tout une idéologie – ou une doctrine – qui peut être qualifiée de radicale en se rigidifiant sur des présupposés et une vision manichéenne du monde. Il s'agira ainsi d'interroger en quoi la pensée, les sciences ou les productions de l'esprit peuvent être radicales (section 2).

La radicalité suppose non seulement la pensée mais également l'action en dehors des circuits traditionnels et des usages sociaux validés par la bienséance. L'action radicale est violente en ce qu'elle fait primer la recherche de l'efficacité sur la forme et l'évaluation des conséquences de cette action pour l'ensemble des parties prenantes. Dans le champ politique, écologique ou social, la radicalité reconfigure les rapports sociaux et le poids des minorités dans l'espace social. Mais qu'est-ce qui permet de caractériser ou de reconnaître une action comme radicale et toute action radicale est-elle nécessairement violente (section 3) ?

Avant d'être pensée comme une caractéristique individuelle, la radicalité se mesure dans le jeu des rapports de force collectifs. La radicalité émerge de l'échec des voies traditionnelles de discussion et de régulation, elle est un indice comme une conséquence de l'échec de la démocratie. Qu'est-ce que la radicalité nous apprend de la vie politique, de la démocratie et de ses errements (section 4) ?

La radicalité se conçoit-elle d'une manière spécifique dans le domaine religieux ? Rapproché du fondamentalisme, le radicalisme religieux n'est-il pas dans le fond susceptible d'être analysé selon les mêmes mécanismes que la radicalité politique (section 5) ?

Les sciences sociales soucieuses de mieux appréhender les formes contemporaines de radicalité se sont principalement centrées sur deux axes d'analyse. La compréhension des causes de radicalisation et le déploiement de ce phénomène, dans le cadre du terrorisme, de l'extrémisme politique, de l'intégrisme religieux ou des modes alternatifs de défense des droits qui s'expriment par exemple dans la défense du féminisme ou du droit des animaux, est le premier axe d'investigation des sciences sociales. L'analyse des mécanismes individuels de radicalisation et de déradicalisation, par l'adhésion et l'embrigadement, est le second axe. Maîtriser ces mécanismes suppose dès lors d'intégrer les règles de l'influence sociale et de la manipulation. Mais il est alors moins question de la radicalité que de son usage à des fins de manipulation (section 6).

1.1. La radicalité comme essence de l'homme

C'est parce que ce qui est radical prétend aller jusqu'à la racine des choses, qu'il ne tolère pas de restriction. Aller jusqu'à la racine, c'est ne pas se laisser perturber ou distraire par des phénomènes de surface qui troublent la vision. C'est puiser à la racine pour retrouver ce que nous sommes.

a. Radicalité et retour aux racines

C'est du moins ce que propose Gautier Bès, écrivain fondateur de la revue *Limite* et défenseur de l'écologie intégrale, dans son ouvrage *Radicalisons nous ! La politique par la racine*. « Dans le règne végétal, comme dans le monde humain, rien n'est plus vivant qu'une racine. À l'heure où se recompose le champ politique, et où s'effondrent les vieux systèmes, rien n'est plus raisonnable que la radicalité. L'heure n'est plus au fantasme de la toute-puissance, elle est à la mesure et à la profondeur. Il est temps de cesser de vivre comme des extraterrestres. Radicalisons-nous ! » Dans son plaidoyer pour une radicalité de l'existence et de la politique, Gautier Bès fait sien des extraits de l'œuvre de Simone Weil, *L'enracinement*, pas toujours à bon escient.

L'enracinement est le dernier ouvrage de Simone Weil. Il a été rédigé à la veille de sa mort en 1943 et fut, comme la plupart de ses écrits, publié post-mortem. Elle y propose le projet d'une civilisation nouvelle pour la France d'après-guerre, rompant avec la société née de la Révolution française et de l'idéologie des droits de l'homme. Cette nouvelle civilisation doit pour la

philosophe, être fondée non sur la notion de droit, nécessairement contingente et relative à une situation, mais sur celle de devoir inconditionné et universel. Elle reconnaît en outre un certain nombre de besoins fondamentaux de l'âme humaine, liés à sa racine même, que toute organisation sociale doit permettre de satisfaire. Parmi ces besoins, il y a le besoin d'enracinement. Le terme d'enracinement et son corollaire, le déracinement, sont empruntés au registre de la botanique. Une racine est l'organe généralement souterrain des plantes vasculaires, qui les fixe au sol et leur permet de puiser dans leur milieu l'eau et les éléments nutritifs qui sont nécessaires à leur croissance et à leur subsistance. Le choix des termes enracinement et déracinement souligne l'importance pour l'homme de trouver un milieu nourricier dans lequel il va pouvoir trouver les éléments nécessaires à sa vie. Ce milieu est la communauté ou plutôt l'enclassement de communautés multiples telles que la nation, l'entreprise ou la famille auxquelles appartient un homme. Il ne s'agit donc pas pour Simone Weil de replier l'homme sur ce qui serait son essence véritable par un effort de séparation du superflu mais de recadrer diamétralement la politique, l'éducation, le vivre ensemble pour permettre aux hommes de vivre d'une manière authentiquement humaine et non simplement de survivre.

Car les besoins humains ne sont pas uniquement physiologiques mais aussi spirituels. L'enracinement fait partie des trois besoins essentiels identifiés par Simone Weil. Il renvoie à l'idée que chaque homme a une racine par sa participation réelle à l'existence d'une collectivité (ou communauté) à laquelle il appartient (lieu de naissance, famille, profession...). « *Chaque être humain a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle par l'intermédiaire de milieux dont il fait naturellement partie* » (*Enracinement*, p. 61). L'enracinement est une notion plus riche que la seule appartenance à une communauté. Il s'agit d'une notion à la fois temporelle et spatiale qui se définit sous le double aspect de la participation et de la conscience. Pour être enraciné, l'homme doit appartenir à une communauté consciente de son passé et soucieuse de transmettre ce passé de génération en génération. Et rompre avec son passé nous expose inévitablement à un risque de déracinement. L'enracinement est ainsi un rapport particulier au présent et au futur rendant possible une implication organique dans son milieu. Ainsi être enraciné c'est se montrer solidaire d'un milieu et d'une communauté politique par une action et une critique à sa mesure, par sa participation à la société et aux projets collectifs. Pour Simone Weil, l'ouvrier

militant et l'intellectuel engagé sont des modèles d'enracinement car ils participent activement à leur communauté. Cette participation est qualifiée de naturelle car elle est amenée pour ainsi dire automatiquement par le lieu, la naissance, la profession ou encore l'entourage. L'enracinement implique également un certain rapport au passé lequel regorge d'enseignements à tirer pour le futur. Il faut être conscient de son histoire, de sa culture.

Le déracinement est inversement décrit comme un cancer qui gangrène la société et se répand parmi toutes les classes sociales. Il est véhiculé par les conditions de travail offertes aux salariés et l'impression qu'ils n'ont aucun mot à dire sur la gestion de l'organisation du travail dont ils font partie. « *Ce qu'on peut rechercher dans les revendications des ouvriers, c'est le signe de leurs souffrances. Or les revendications expriment toutes ou presque la souffrance du déracinement. S'ils veulent le contrôle de l'embauche et la nationalisation, c'est qu'ils sont obsédés par la peur du déracinement total : le chômage. S'ils veulent abolir la propriété privée, c'est qu'ils en ont assez d'être admis sur le lieu de travail comme des immigrés qu'on laisse entrer par grâce.* » (Enracinement, p. 103). Cela ne signifie pas que la propriété des entreprises permette à elle seule de freiner le déracinement des travailleurs décrit par Simone Weil. Transformer les salariés en actionnaires risquerait d'une certaine manière de renforcer encore davantage la monomanie de l'argent, dénoncée par la philosophe. Le salarié actionnaire pourrait être tenté de se soumettre à une recherche de la maximisation de la rentabilité dans le seul but d'augmenter la part de bénéfices qui lui revient. La question de l'enracinement ne peut donc pas être rabattue purement et simplement sur celle de la propriété des moyens de production.

Simone Weil propose d'élever l'homme au-delà du temps, dans la continuité des générations, et dans l'amour de sa racine céleste. « *Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir.* » Livrant le constat du déracinement spirituel de l'homme, Simone Weil propose une transformation radicale de la société destinée à restaurer un enracinement collectif. Son projet de civilisation se pense comme une interface entre naturel et surnaturel. Celle qui était surnommée la martienne par son professeur, le philosophe Alain, incarne à sa manière par sa vie tout autant que par son projet politique au sens noble du terme la radicalité comme retour aux racines.

b. Radicalité et absolu

La radicalité caractérise ce qui ne comporte pas de restriction ou ne peut en comporter. La radicalité devient alors synonyme d'absolu. Il en est ainsi de la pensée du mal radical lorsqu'il est considéré comme réel, effectif et non comme un moindre bien ou la simple privation d'un élément. C'est le sens que revêt l'expression de mal radical, utilisée par Kant dans son opus, *La religion dans les limites de la seule raison*. Le chapitre premier est consacré au mal radical dans la nature humaine. La pensée de Kant s'ancre dans un contexte caractérisé par une forte influence de la théologie protestante et du calvinisme. Pour cette doctrine, l'homme est totalement corrompu et ne peut pas être excusé. Le mal est le signe du péché et non le produit d'une erreur de jugement comme cela est le cas pour l'intellectualisme moral. Si pour les philosophies de l'Antiquité, l'homme qui fait le mal ne peut le faire que par ignorance car pour Platon « Nul ne fait le mal sciemment ou volontairement », dans la doctrine calviniste et piétiste, le mal entache l'homme à sa racine. Kant était en effet issu d'un milieu piétiste. Le calvinisme est caractérisé par la doctrine de la corruption totale (appelée aussi « dépravation totale »). En raison de la chute de l'homme dans le péché, tout individu est esclave du péché. Les hommes sont incapables, avec leurs seules facultés, de choisir de suivre Dieu et d'être sauvés, parce qu'ils ne sont pas disposés à le faire. Le piétisme est un mouvement mystique issu du protestantisme, qui se développa à partir du XVIIe siècle sous l'influence de Ernst Troeltsch.

Dans sa recherche pour comprendre la possibilité même de l'action mauvaise commise par l'homme, porteur de l'impératif catégorique en lui, Kant s'intéresse au problème du mal. En effet, celui qui ne respecte pas la loi morale agit en totale contradiction avec la raison. La loi morale est pour ainsi dire imprimée en nous. Comment dès lors le mal est-il possible ? Comment l'homme peut-il mal agir s'il est animé par la raison ? Kant élabore sa doctrine du mal radical pour répondre à cette question, laquelle lui permettra en retour d'esquisser une réponse possible à l'une des trois questions fondamentales qu'il assigne à la philosophie : que puis-je espérer ?

Comme le souligne Revault d'Allonnes, Kant se démarque des approches traditionnelles du mal en récusant la logique des théodicées. Il refuse l'hypothèse du péché originel, ainsi que toute explication psychologique, qui enracinerait le mal, dans la sensibilité, dans l'irrationalité des passions ou encore dans la dépravation de la raison. Il n'y a pas, pour Kant, de « mal